

Vincent Balmès¹

Mon frère, François, était un psychanalyste venu de la philosophie.

On n'est jamais psychanalyste sans venir d'ailleurs, quand bien même ce serait de la psychiatrie ou de la psychologie, on vient d'ailleurs, on garde toujours une place dans cette origine mais être analyste c'est la subvertir, je pense même que c'est dans cette dynamique constante de subversion d'une autre place que se fonde la position analytique et les textes de François me semblent exemplaires de ce point de vue.

Il était donc philosophe, enfin, lui même m'avait dit « C'est toi qui le dis ! J'enseigne la philosophie, bien sûr, mais avoir sa philosophie, être philosophe, c'est peut-être encore autre chose... »

La philosophie, nous étions tombés dedans quand nous étions petits : notre père, Raymond Balmès, était agrégé et normalien, notre mère agrégée de lettres, classiques comme il allait de soi en ce temps.

François était le troisième garçon des trois-garçons-trois-filles que nous étions, j'en suis le second. La traduction de Socrate à livre ouvert faisait partie de nos exercices familiaux de préparation au bachot. François s'était illustré dès son âge de dix ans par la lecture du *Télémaque* de Fénelon : nous pouvions nous servir dans la bibliothèque de la maison, moi j'y prenais plutôt Shakespeare ou Balzac, et pas encore à dix ans.

Notre père enseignait à Janson de Sailly et espérait une khâgne pour la rentrée suivante, notre mère professait au CNTE, lycée par correspondance de Vanves, notre aîné était à polytechnique et moi en médecine, François en khâgne à Louis le Grand, nos sœurs en secondaire au lycée Marie Curie de Sceaux quand, en février 1962, il y a cinquante ans à quelques jours près, notre père fût emporté par une maladie contre laquelle il luttait depuis vingt ans, il allait avoir quarante-cinq ans, François en avait dix-sept.

Sur la suggestion insistante de plusieurs anciens élèves de notre père, notre mère entreprit de rassembler ses notes de cours, les notes de cours de plusieurs élèves et, avec François, qui préparait l'agrég', ils en ont produit un

¹ Intervention prononcée à l'occasion de la sortie du livre de François Balmès, *Structure, logique, aliénation*, lors de la soirée du 11 janvier 2012 à la librairie Lipsy, Paris Vème, à l'initiative de Françoise Delbos, directrice de la collection Scripta aux Éditions Érès. NDLR.

livre, « le bouquin » dit-on dans la famille : Raymond Balmès, *Leçons de philosophie*, Éditions de l'École, Paris 1965.

François fut agrégé de philo, mais non normalien ; un jour où nous en parlions il fut étonné que je mis au compte du deuil d'alors son échec à ce concours dont il resta toujours quelque peu blessé...

Voilà donc comment il habita la philosophie, mais c'est par la souffrance personnelle qu'il a rencontré la psychanalyse. Il était poursuivi par une maniaco-dépressive qui devait le conduire à des traversées pour le moins difficiles, dont les premiers épisodes se déclarèrent vers ses vingt-cinq ans, ce avec quoi il ne fut jamais tout à fait en paix, mais après tout, même à normale sup', la psychose maniaco-dépressive a aussi eu ses lettres de noblesse en philosophie, n'est-ce pas ! Son travail analytique le fit passer de la cure à l'exercice et à la théorisation ; il y distinguait finement et avec insistance pour mieux les articuler les registres de l'analyse et de la philo, on trouve notamment dans ses théorisations psychose et Nom-du-Père remis en travail.

D'autres que moi vont parler de sa carrière d'analyste et de ses écrits, ses séminaires au Collège International de Philosophie etc. mais avant de leur céder la parole, je veux souligner ce que nous devons à celles et ceux qui ont eu ce geste de faire pour lui ce qu'il avait fait pour son père, je pense en premier à sa fille Anne-Dominique bien sûr mais n'oublie pas ses amis de l'École de psychanalyse Sigmund Freud. C'est leur travail, le vôtre pour beaucoup de ceux qui êtes ici, qui nous rassemble ce soir et qui permet de faire vivre sa pensée au-delà de sa disparition en décembre 2005.

Je conclurai sur une brève anecdote : en mai 2003, il était invité au séminaire du professeur Carlo Ossola, au Collège de France et il y prononçait une partie de son texte « Le Pur Amour au temps de la mort de Dieu » ; après nos applaudissements, Carlo Ossola l'a « remercié pour cette très belle leçon ». Nous écoutions en famille dans notre enfance provinciale, notre père les écoutait et nous pouvions le faire avec lui, les retransmissions des leçons inaugurales du Collège de France, nous y savons la noblesse de ce terme de « leçon ». J'exprimais quelque temps après à François mon sentiment de l'avoir vu, là, arrivé enfin au seuil de sa vraie place, il s'en dit touché. Je reste persuadé de ce que j'avais dit là, le sort en a décidé autrement, mais, pour interrompue qu'elle soit, son œuvre nous restera une source de pensée.